



DÉSUNIS SUR LA « GAUCHE UNIE ».  
EMMANUEL BERL, HENRI BARBUSSE ET  
L'HEBDOMADAIRE MONDE (1929–1931)

Près d'un demi-siècle après sa mort en 1976, Emmanuel Berl est aujourd'hui redécouvert en France comme un intellectuel particulièrement innovant et productif. Le présent texte se propose d'explorer son passage, somme toute assez bref, à *Monde*. L'objectif est de définir avec précision la position de cet hebdomadaire en tant que forum d'intellectuels certes ouverts vis-à-vis du communisme, mais tout sauf fidèles à la ligne du parti à l'époque de la tactique « classe contre classe » et de la thèse du social-fascisme. Lorsque l'artiste allemand Max Lingner rejoint *Monde*, l'écrivain français Emmanuel Berl, récemment devenu une vedette du monde littéraire grâce à son essai resté célèbre *Mort de la pensée bourgeoise*, venait de démissionner de cet hebdomadaire avec fracas. Berl y avait tenu sa propre chronique depuis janvier 1930, sa dernière contribution était parue un peu plus d'un an plus tard. La collaboration de *Monde* avec Lingner avait commencé à se mettre sur les rails à cette période mais n'était devenue réalité qu'après le départ de Berl dans le contexte d'une lutte autour de l'orientation de l'hebdomadaire, dont il sera question ci-dessous.<sup>1</sup> C'est justement cette lutte qui permet de mieux comprendre la nature de *Monde* en tant que forum d'une « gauche » que le fondateur de l'hebdomadaire, Henri Barbusse, et ses différents collaborateurs définissent chacun à sa manière. Afin de parvenir à une conclusion générale, nous souhaitons donc analyser pourquoi Berl a rejoint *Monde*, quelles idées il y a défendues au nom des concepts de la « gauche », de la « révolution » et du « réalisme » et pour quelles raisons il a quitté l'hebdomadaire. Cette analyse permettra à son tour de mieux comprendre la collaboration de Max Lingner avec *Monde*. Une récente biographie d'Emmanuel Berl a pour la première fois mis en lumière des aspects inconnus de

III. Max Lingner, « Les rédacteurs » de la série sur les métiers, dans : *La Vie ouvrière*, 2<sup>e</sup> juin 1938, p. 1.

Klaus-Peter Sick, Désunis sur la « gauche unie ». Emmanuel Berl, Henri Barbusse et l'hebdomadaire *Monde* (1929–1931), dans : Thomas Flierl et Angelika Weißbach (Ed.), *La volonté de bonheur. Max Lingner dans son contexte. L'art et la politique en France entre 1929 et 1949* : arthistoricum.net, 2024, p. 88–99,  
<https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1410.c20363>

1 — Sur les prémices de la collaboration de Lingner avec *Monde*, voir la correspondance entre Barbusse et Lingner 1930–1934 éditée par Wolfgang Klein, « Henri Barbusse et Max Lingner, Briefe 1930 bis 1934 », Thomas Flierl, Wolfgang Klein, Angelika Weißbach (éd.), *Die Pariser Wochenzeitung Monde (1928–1935)*, Bielefeld, Aisthesis, 2012, p. 219–220. *Mort de la pensée bourgeoise* de Berl avait paru en avril 1929 chez Grasset. Je remercie Angelika Weißbach et Thomas Flierl de m'avoir invité à la journée d'études d'avril 2021 et de m'offrir la possibilité de publier, ainsi que Wolfgang Klein pour ses remarques sur le présent texte.

sa vie et de son œuvre.<sup>2</sup> Le texte qui va suivre, basé sur nos propres recherches, apportera des réponses nouvelles sur le plan de l'histoire intellectuelle et des idées.

### Emmanuel Berl à *Monde*

C'est au plus tard en octobre 1928 que l'attention de Barbusse fut attirée par son critique littéraire sur Berl, alors trentenaire, dont le roman *La Route n° 10* lui paraissait représenter un « beau coup de reins d'un bourgeois qui veut sortir de l'ornière ».<sup>3</sup> En mai 1929, Marc Bernard, membre de la rédaction, publia ensuite une critique élogieuse de *Mort de la pensée bourgeoise*, en réaction à laquelle le rédacteur en chef Augustin Habaru, plus sceptique, chercha à sonder à travers un entretien la position réelle du fils d'industriel Emmanuel Berl vis-à-vis des partis révolutionnaires.<sup>4</sup> Fin 1929, la plupart des réserves étaient surmontées et à partir de janvier 1930, Berl devint un chroniqueur régulier.<sup>5</sup> Cela se passa peu après que Barbusse eut voulu fonder un « comité pour la défense de la liberté de pensée », un projet refusé par le PCF. On s'étonne donc du jugement de Louis Aragon sur ce *Monde* qu'avait rejoint Emmanuel Berl (et qu'il défendait pour sa part avec véhémence), « ordures confusionnelles qui associe à une propagande prosoviétique dosée tout un peuple de chiens, de traîtres et de littérateurs dont on veut nous faire croire qu'ils ont le droit d'apprécier l'œuvre de la Révolution mondiale, dont ils sont les pires ennemis. »<sup>6</sup>

À la mi-mars 1930, *Monde* publia un portrait d'Emmanuel Berl à l'intention de ses lecteurs. Berl venait de publier son nouvel essai *Mort de la morale bourgeoise* et de le présenter à l'occasion d'une fête des « Amis de Monde ».<sup>7</sup> En avril eut lieu à Saint-Tropez sa première rencontre personnelle avec Barbusse, occasion de faire « amplement connaissance », suite à quoi Barbusse déclara avec joie qu'il considérait son nouveau collaborateur comme « le jeune maître le plus marquant du mouvement actuel des idées. »<sup>8</sup> Il est pensable que Barbusse — qui s'était déjà adressé le mois précédent à Willi Münzenberg avec la même intention — se soit également rendu chez Berl parce qu'il avait des difficultés avec le financement de *Monde*. Le PCF avait

2 — Olivier Philipponnat / Patrick Lienhardt, *Emmanuel Berl. Cavalier seul. Biographie*, Paris 2017. Cette première biographie scientifique se consacre surtout aux aspects littéraires. Elle remplace largement le bel essai pionnier de Bernard Morlino, *Emmanuel Berl. Tribulations d'un pacifiste*, Paris 1990.

3 — René Garmy, « Éclaircies », *Monde*, 13 octobre 1928, p. 4. *La route n° 10* de Berl était déjà sorti en juillet 1927 chez Grasset.

4 — Marc Bernard, « *Mort de la pensée bourgeoise*, par M. Emmanuel Berl », *Monde*, 25 mai 1929, p. 4 ; Augustin Habaru, « *Mort de la pensée bourgeoise*. Un entretien avec Emmanuel Berl », *Monde*, 9 juin 1929, p. 4.

5 — Le premier texte d'Emmanuel Berl [ci-après EB] dans *Monde* est un « Fragment romanesque » teinté d'autobiographie de 1925, « sorti du tiroir », sur sa relation avec une jeune femme du milieu ouvrier, qui fut imprimé

le 14, 21 et 28 décembre 1929. La première contribution est ensuite EB, « Pamphlet », *Monde*, 25 janvier 1930, p. 6. Jusqu'en mai 1930, les contributions de Berl paraissaient sous le titre « Dépréciations » et généralement sur une colonne, à partir de mai et jusqu'à octobre, elles paraissaient sous le titre « Mises au point » et sous forme de textes plus longs. Pour la période à partir d'octobre, voir ci-dessous.

6 — Louis Aragon, « La Révolution surréaliste », 15 décembre 1929, p. 33. L'anti-critique de Berl dans « Mises au point », *Monde*, 11 octobre 1930, p. 3, mais aussi déjà par ex. dans *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 149 et suiv.

7 — Georges Rageot, « Emmanuel Berl », *Monde*, 15 mars 1930, p. 3. Sur la même page, l'annonce de la conférence d'EB le 14 mars pour les Amis de Monde.

8 — La citation d'Henri Barbusse sans indication de source chez Philipponnat et Lienhardt, (comme note 2), p. 174–175.

réduit sa subvention et invité son représentant auprès du Komintern « à nettoyer » l'hebdomadaire, jugé insuffisamment fidèle à la ligne du parti.<sup>9</sup> Berl promet cependant à Barbusse de chercher de nouvelles sources d'argent et les trouva bientôt chez son ami Roland Tual.<sup>10</sup> *Monde* offrit en retour à Berl une défense enthousiaste de son nouvel essai *Mort de la morale bourgeoise* par Angelo Tasca, le communiste italien exilé qui avait été exclu en 1929 de l'Internationale communiste.<sup>11</sup> Les fronts étaient en effet clairs : peu après, la diffusion de *Monde* fut prohibée en Union soviétique et Berl fut attaqué avec virulence par les communistes en France.<sup>12</sup>

À une époque où *Monde* traversait, aux dires des services secrets, une « période de prospérité » jusque-là inédite, cela ne le retenait toutefois pas de publier sa chronique et d'entreprendre en sus avec Barbusse une grande tournée de conférences à travers la France et la Belgique, dont le but était d'établir les Amis de Monde comme le noyau d'un mouvement pour une gauche unie.<sup>13</sup> Ce voyage comprenait de nombreuses étapes, mais les secrétaires locaux du PCF avaient reçu l'instruction d'empêcher que Barbusse se produise en public. Peu avant le départ en août, Barbusse s'était pourtant défendu contre les accusations de Moscou, non sans ajouter qu'il ne participerait pas à la II<sup>e</sup> conférence internationale des écrivains révolutionnaires à Kharkov en automne. Mais Emmanuel Berl le remplaça au pied levé pendant la tournée de conférences et s'acquitta de sa tâche de façon si convaincante qu'il fascina véritablement son auditoire.<sup>14</sup> Barbusse fut si séduit qu'il fit publiquement l'éloge de Berl, « écrivain combattif » et de Tual, « organisateur opiniâtre » des Amis de Monde.<sup>15</sup> En Union soviétique toutefois, la conférence de Kharkov blâma *Monde* d'être un magazine réactionnaire qui se mettait au service « d'un certain parti politique bourgeois, à savoir le parti radical-socialiste. »<sup>16</sup>

9 — Sur le financement de *Monde*, la contribution excellemment documentée de Wolfgang Klein, « *Monde — die Akteure, die Apparate und die Geheimpolizei* », dans : Thomas Flierl, Angelika Weißbach (éd.), *Die Pariser Wochenzeitung Monde (1928–1935)*, p. 40–41. On y trouve également l'information sur un rapport des services secrets de février 1930 concernant une violente critique de la section agitprop du PCF envers *Monde* et sur la lettre de Barbusse à Münzenberg du 11 mars 1930.

10 — Tual était devenu aisé grâce à son mariage avec Colette Jéramec, fille d'un industriel parisien. À partir de 1932, il devint un réalisateur et producteur de cinéma réputé. Cf. Philipponnat et Lienhardt, (comme note 2), p. 175. L'hebdomadaire *Cyrano* écrivit le 8 mars 1931, p. 24 que Berl, lui aussi « fort coquettement renté », a pu entrer à la rédaction de *Monde* « après avoir, au préalable, versé à la caisse une quote-part importante ».

11 — A. Rossi [pseudonyme d'Angelo Tasca], « Emmanuel Berl : la culture et le matérialisme », *Monde*, 30 août 1930, p. 13.

12 — Cf. à ce sujet surtout le verdict d'André Thirion, « Réponse à un recours en grâce », *Le Surréalisme au*

*service de la Révolution*, octobre 1930, p. 32–36.

13 — Citations et chiffres au sujet de *Monde* d'après Klein, (comme note 9), p. 40. Sur la tournée de conférences Barbusse-Berl : Philipponnat et Lienhardt, (comme note 2), p. 178. Barbusse fut plus tard d'avis qu'Emmanuel Berl avait associé à cette entreprise des plans pour une carrière politique. Cf. la lettre de Barbusse à Paul Nizan du 16 mars 1931, citée chez Annie Cohen-Solal, *Paul Nizan, communiste impossible*, Paris 1980, p. 278.

14 — Sur Berl en tant qu'orateur devant les Amis de Monde non sans polémique Maurice Martin du Gard, « Le bourgeois démagogue », *Les Nouvelles Littéraires*, 22 mars 1930, p. 1 et la réplique immédiate de Berl : « L'amour du peuple », *Monde*, 22 mars 1930, p. 3.

15 — Henri Barbusse, « Vers nos buts », *Monde*, 8 novembre 1930, p. 3.

16 — « Resolution über die Zeitschrift *Monde* », *Literatur der Weltrevolution*, cit. d'après Klein, p. 42. Une condamnation similaire de *Monde* en 1930 comme « feuille socialiste et radicale » chez Paul Nizan, « Littérature révolutionnaire en France », *La Revue des vivants*, septembre 1932, p. 398.

Les responsables de cet avis étaient deux communistes français qui avaient l'un et l'autre surveillé comme le lait sur le feu le poids grandissant de Berl à *Monde* en 1930, Louis Aragon et Georges Sadoul.<sup>17</sup> De fait, Emmanuel Berl et Roland Tual semblent avoir été admis au conseil d'administration de *Monde* au cours d'une réunion le 6 octobre 1930, pendant laquelle Berl entra en conflit avec le secrétaire général parce que celui-ci refusait de faire la transparence sur la comptabilité financière. Tual accéda pour sa part au rang de secrétaire général d'un bureau central nouvellement créé des « Amis de Monde ». Marc Bernard, jusque-là secrétaire de rédaction, mit en même temps fin à sa collaboration, parce qu'il ne voulait « plus rien donner à un *Monde* où la présence de Berl rend l'atmosphère insupportable. »<sup>18</sup> Dans un hebdomadaire au graphisme lui aussi légèrement changé, Berl abandonna à partir de là sa brève chronique et publia à la place de longs textes politiques. Il semblerait en effet que Tual ait réussi, début octobre, à racheter d'un coup 860 parts de capital sur les 1306 disponibles. Henri Barbusse, qui déclara « être tombé dans un guet-apens », avait perdu sa majorité, il évoqua plus tard dans une lettre à Paul Nizan une véritable « dictature de Berl » à *Monde* à cette époque.<sup>19</sup> Ce qui rend d'autant plus importante la question de la nature du projet, aussi épisodique qu'il se soit par la suite révélé être, de Berl à et avec *Monde*. Surtout eu égard au fait que l'influence de l'ambitieux intellectuel a continué de croître : peu après son passage à *Monde*, Berl devint directeur-fondateur de *Marianne*, l'hebdomadaire aujourd'hui encore légendaire de Gallimard, la plus prestigieuse maison d'édition française.

## Opposition

De nos jours, Emmanuel Berl n'est sans doute guère connu outre-Rhin que des spécialistes de la littérature française.<sup>20</sup> La meilleure façon de s'en approcher en Allemagne est sans doute via l'intellectuel allemand *par excellence*, Walter Benjamin. Ils sont l'un et l'autre nés en 1892, ils ont passé l'essentiel de leur vie dans leur capitale respective, ils venaient tous les deux de familles juives assimilées bourgeoises, voire grandes bourgeoises. Les deux hommes étaient philosophes de formation et peuvent l'un et l'autre être qualifiés de critiques de la civilisation — et ils se connaissaient personnellement : Benjamin notait avec le plus grand respect « la rare intelligence critique » de Berl et estimait que les écrits de Berl — qu'il possédait et qu'il citait<sup>21</sup> —

17 — Sur la conférence de Kharkov et la présence là-bas d'Aragon et de Sadoul, voir Philippe Baudorre, *Barbusse*, Paris, Flammarion, 1995, p. 319–322.

18 — La réunion du comité le 6 octobre 1930 d'après « Amis de Monde », *Monde*, 4 octobre 1930, p. 14. Barbusse lui-même annonça le secrétariat général des Amis de Monde dans une lettre ouverte « Aux amis de Monde », 18 octobre 1930, p. 13. Marc Bernard, lettre non datée à Jean Paulhan, [octobre 1930], *Marc Bernard & Jean Paulhan. Correspondance 1928–1968*, Paris, Éditions Claire Paulhan, p. 67.

19 — Sur les questions financières voir Baudorre (comme note 17), p. 322–323. Le jugement de Barbusse sur Berl

dans sa lettre à Nizan du 16 mars 1931, (comme note 13). Il y avait en tout 1600 parts de capital.

20 — Traductions en allemand : EB, *Geisterbeschwörung*, [= *Rachel et autres grâces*, Paris 1956, traduit du français par Dora Winkler], Francfort, 1991.

21 — Benjamin mentionne Berl dans : « Têtes de Paris » (« Pariser Köpfe ») [1930], *Gesammelte Schriften*, vol. VII.1, Francfort, Suhrkamp, 1989, p. 282–283, dans son « Journal de Paris » (« Pariser Tagebuch ») [1930], *Gesammelte Schriften*, Francfort, 1972, p. 573–574, p. 596 et surtout dans « Zum gegenwärtigen gesellschaftlichen Standort des französischen Schriftstellers » [1934], *Gesammelte Schriften*,

« sont étonnamment proches de mon propre point de vue », raison pour laquelle il rendit également visite à l'auteur de *Monde*.<sup>22</sup>

Le passage d'Emmanuel Berl à *Monde* appartient à la deuxième étape de son parcours intellectuel. La première étape l'avait vu briller au lycée puis à l'université, ensuite se battre au front et enfin faire ses premiers pas remarquables d'intellectuel surtout en tant que philosophe du pragmatisme. La deuxième étape commença par l'échec du « cartel des gauches », la majorité de gouvernement dont la prise de fonction avait été saluée par de grands espoirs et qui avait uni après les élections de 1924, sous la présidence d'Édouard Herriot, les radicaux-socialistes, les républicains socialistes, les socialistes SFIO et la gauche radicale.<sup>23</sup> Muni d'une majorité de centre-droite — Raymond Poincaré devint en 1926 le nouveau chef de gouvernement. Ayant été président de la République en 1914, il avait aux yeux de beaucoup, à gauche, une part de responsabilité dans l'éclatement de la Guerre mondiale. La majorité de 1926 fut reconduite en 1928, la France fut gouvernée six ans d'affilée, jusqu'en 1932, par la droite — et Emmanuel Berl devint un des opposants les plus intéressants.

Il fut d'abord en opposition contre sa propre famille. Ayant excessivement puisé dans la part de capital qu'il avait héritée, il provoqua la rupture avec son oncle Alfred Berl et le conseil d'administration de la prospère entreprise de construction métallique Berl ; il se sépara de sa première femme Jacqueline, une fille de la bourgeoisie protestante de Paris qu'il avait épousée en 1920 et se brouilla avec ceux qui avaient jusque-là été ses soutiens et ses amis. À la place, Berl vécut avec Suzanne Muzard, une fille d'ouvriers, se rapprocha brièvement des surréalistes, fonda une revue éphémère avec son partenaire de discussions Pierre Drieu la Rochelle et écrivit en 1928 dans la presse des Jeunes radicaux, le mouvement des réformateurs du Parti radical, désormais dans l'opposition.<sup>24</sup> Et il termina son livre sur la situation intellectuelle de cette époque, qui lui valut en 1929 de s'établir comme essayiste reconnu.<sup>25</sup> D'autant plus qu'il put livrer en mars 1930 la suite intitulée *Mort de la morale bourgeoise*, et frapper un troisième coup en 1931 avec *Le Bourgeois et l'amour*, écrit à l'époque de sa collaboration à *Monde*. Ces trois essais pleins de tempérament formaient un ensemble cohérent.<sup>26</sup>

L'auteur de *Tod der bürgerlichen Gedankenwelt* (la traduction que donne Walter Benjamin du titre du premier essai) suscita également en 1928 l'intérêt de Jean

vol. II.2. Francfort, Suhrkamp, 1977, p. 784, 791, 798 ; voir aussi sa requête dans une lettre d'avril 1933 à Gretel Karplus de lui envoyer les essais de Berl, *Gesammelte Briefe*, vol. IV, Francfort, Suhrkamp, 1998, p. 193.

22 — Walter Benjamin relate notamment sa visite chez Emmanuel Berl le 18 janvier 1930 dans une lettre envoyée le 20 janvier de Paris à Gershom Scholem : lettre 671, Walter Benjamin, *Gesammelte Briefe*. Vol. III : 1925-1930, Francfort, Suhrkamp, 1997, p. 499.

23 — Sur la césure du cartel des gauches voir encore Serge Berstein, *Histoire du Parti radical*, vol. 1, Paris, Les Presses de Sciences Po, 1980, p. 390-434.

24 — Sur les faits biographiques, voir Philipponnat / Lienhardt, (comme note 2), p. 132 et suiv. Le Parti radical couvrait un vaste champ politique alliant des radicaux-démocrates à des sociaux-démocrates à gauche et des libéraux à droite.

25 — EB fut par exemple présenté dès 1929 dans *l'Anthologie des essayistes français contemporains*, Paris 1929, comme le plus jeune d'une liste comprenant notamment Julien Benda, Émile Chartier, Albert Thibaudet et Lucien Romier.

26 — *Le Bourgeois et l'amour* parut en octobre 1931. Les trois livres ont été régulièrement réédités et traduits.

Guéhenno. Ce dernier, qui était issu d'une famille de cordonniers et s'était élevé au rang d'universitaire et d'intellectuel, était l'éditeur du mensuel littéraire et politique *Europe*, lequel se voulait le concurrent de gauche de la *Nouvelle Revue Française*. Guéhenno ne proposa pas seulement à Berl d'imprimer avant publication le chapitre central de *Mort de la pensée bourgeoise*, il fit aussi immédiatement entrer l'auteur dans sa rédaction.<sup>27</sup> En avril, *Monde* publia à son tour les extraits d'un livre dont les bonnes feuilles prépubliées avaient déjà soulevé un débat et qui devint ensuite la nouvelle parution la plus discutée de l'année littéraire. En tant qu'auteur à *Europe* et à *Monde*, Emmanuel Berl était en tout cas actif dans un secteur du monde littéraire qui subissait l'influence de la culture politique communiste.<sup>28</sup>

### **Le diagnostic de Berl sur la modernité et le réalisme pragmatique**

Les écrits de Berl de la fin des années 1920 se situaient tout à fait dans la continuité de sa thèse selon laquelle une « révolte pragmatique » était nécessaire, une révolte intellectuelle qu'il propageait depuis plus d'une décennie.<sup>29</sup> Dans le domaine politique, sa critique à multiples niveaux se basait sur un diagnostic de la modernité qu'il comptait préciser dans son essai (malheureusement jamais complété) *L'Homme et la machine*. Sa thèse était que la dynamique du capitalisme détruit les hiérarchies bourgeoises et crée une société post-bourgeoise. Les critères bourgeois y sont remplacés par des critères nouveaux, comme par exemple « la puissance » ou « l'efficacité ».<sup>30</sup> La capacité à régir le progrès technique devint pour Berl la question-clé — et, partant de là, la question du pouvoir politique et son fondement social à une époque où l'économie mettait à la disposition du consommateur, selon Berl, des produits et des services « non seulement *par* mais aussi pour la machine » et où l'aisance matérielle pouvait certes croître pour la masse, mais où l'individu devait être défendu d'une nouvelle manière.<sup>31</sup>

La perte de prise de l'intelligence bourgeoise sur la technologie qu'elle a elle-même créée était devenue manifeste à travers l'espèce d'abandon collectif qu'a représenté le glissement dans la Guerre mondiale.<sup>32</sup> Et cet échec de la bourgeoisie, pourtant dominante dans toutes les nations belligérantes, devait être interprété comme une conséquence de son incapacité, provoquée par la philosophie du sujet à laquelle

27 — Les trois prépublications : « Premier Pamphlet I, II. et III. », « Les littérateurs et la révolution », *Europe*, 7 (1929), 15 janvier, p. 47–55 ; 15 février, p. 229–236 et 15 mars, p. 397–406. Sur le monde littéraire français dans la sphère d'influence du PCF (avec renvois à la littérature plus récente) Jean-Numa Ducange, Julien Hage, Jean-Yves Mollier sur *Le PCF et le livre*, Dijon 2014, p. 11–22.  
28 — Nous manquons de place pour présenter l'immense réception dont *Mort de la pensée bourgeoise* a fait l'objet. Mentionnons simplement que *Na literaturnom postu* dans son numéro de juillet 1929, p. 62 et *Vestnik* 5 (1929) en septembre, p. 213, ont publié de longues critiques élogieuses.  
29 — Le terme « révolte pragmatique » est emprunté à

William Y. Elliott, *The pragmatic revolt in politics*, New York, The Macmillan Company, 1928.

30 — Le projet de livre est annoncé sur le frontispice de *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929]. La thèse de Berl sur la rupture du capitalisme avec l'époque bourgeoise par ex. « Bourgeoisie et culture », *Les Derniers jours*, 15 février 1927, p. 5–7 et *Mort de la morale bourgeoise* [mars 1930], p. 10. Sur les valeurs post-bourgeoises *ibid.*, p. 22 et 62.

31 — Citation extraite de « Réflexions sur la machine », *Les Derniers jours*, 8 juillet 1927, p. 22. Cf. par ailleurs la fin de *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 200 et suiv.

32 — À ce sujet dans *Monde* par ex. EB, « Bellicisme français », 15 novembre 1930, p. 11.

elle adhérerait, à remplacer le « moi » par une réflexion apte à réellement comprendre le monde. Or sa philosophie du sujet permettait au bourgeois la séparation entre « moi » et « monde » et ainsi à esquiver la réalité au point de ne pas concevoir sa propre déchéance.<sup>33</sup> La réalité existe certes, mais elle n'est reconnue que par le sujet. Elle ne dépend pas des circonstances, mais de l'individu. En 1928, Berl introduisit, pour qualifier cet idéalisme subjectiviste, le terme de « conformisme » emprunté à la théologie — et lui-même est devenu depuis lors la figure de proue d'un « non-conformisme » d'opposition.<sup>34</sup> Berl exigeait qu'on reconnaisse ce qu'il y avait de problématique dans « l'effort, magnifique et monstrueux à la fois » entrepris par l'idéalisme bourgeois pour séparer le sujet de l'objet pour laisser en fin de compte « triompher le monde des signes du monde des choses ». Paradoxalement, écrit Berl, « l'homme s'exclut de plus en plus de l'univers au fur et à mesure qu'il le domine davantage ». À cette réflexion devenue inefficace en raison de son excès d'abstraction, il oppose son réalisme en tant que philosophie de l'action, laquelle démasque notamment comme thèse-refuge d'une bourgeoisie aux abois l'affirmation selon laquelle seul un ordre au sein duquel la bourgeoisie reste dominante puisse rendre possible une esthétique de la beauté.<sup>35</sup> Une classe qui règne sur la base de « ses privilèges, ses héritages » et qui exige qu'on respecte son pouvoir « moins selon les services qu'il rend » effectivement — donc de son « rendement » vis-à-vis de la société — « que selon les titres qu'il a accumulés. »<sup>36</sup> Mais l'objet d'une *telle* culture n'est pas tant de former que d'exclure de nouveaux aspirants à la participation.<sup>37</sup> Du point de vue marxiste, ajoute Berl, la question est simple : « le bourgeois, parce qu'il possède le pouvoir, impose au peuple les valeurs qu'il souhaite. » L'ordre bourgeois profitait certes encore actuellement de son « snobisme culturel ». Mais en raison de son inefficacité avérée dans la société moderne, ce dernier allait être la cause de sa « déchéance » prochaine.<sup>38</sup> Et puisque l'intellectuel « sent sur la bourgeoisie l'odeur de la mort », conclut Berl, l'intellectuel « tend » vers le communisme.<sup>39</sup>

### La révolution en tant qu'espoir d'une nouvelle civilisation

La question de la culture en revenait donc à la question de la révolution. Celle-ci pouvait signifier la négation radicale de l'ordre « bourgeois » impuissant et de l'ordre « capitaliste » inhumain. Berl admettait certes que la révolution, en étant cette « négation », signifiait aussi une « révolution en tant que lutte et construction », mais

33 — Cf. EB, *Mort de la morale bourgeoise* [mars 1930], p. 79–85 et p. 154 et suiv.

34 — Sur le terme « conformisme » : EB, *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 51 et suiv., et id., « Dépréciations », *Monde*, 8 février 1930, p. 4. Daniel-Rops, dans son analyse de Berl, est probablement à l'origine du terme « non-conformisme » aujourd'hui usuel dans l'historiographie : Daniel-Rops, « *Mort de la pensée bourgeoise* », *L'Européen*, 16 octobre 1929, p. 4.

35 — EB, *Mort de la morale bourgeoise* [mars 1930], p. 62 et EB, « Révocations », *Europe*, 15 octobre 1930, p. 237.

36 — EB, « Réponse à Maurice Martin du Gard », *Monde*, 5 avril 1930, p. 3.

37 — EB, « Dépréciations », *Monde*, 22 mars 1930, p. 6.

38 — EB, « Réponse à Maurice Martin du Gard » (comme note 36) et EB « Révocations » (comme note 35).

39 — EB, « Réponse à Maurice Martin du Gard » (comme note 36) et EB, *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 136.



il ne tenait pas à expliciter davantage ce versant de la notion. La révolution était pour lui d'abord et surtout « le contraire de l'absence d'espoir. »<sup>40</sup> Mais ce caractère contraire résultait d'une pensée réaliste qui incluait par exemple la technologie et les sciences naturelles dans un nouveau concept de culture générale et se donnait ainsi les moyens d'affronter la « dysharmonie entre la réflexion et la vie ». <sup>41</sup> Emmanuel Berl réclamait une culture « encyclopédique » qui ne tende pas vers « l'affinement du goût » mais « vers l'universalité de l'information » et qui exprime à travers cela la volonté de comprendre la société moderne. Qui rejette donc les connaissances exclusives « qui ne correspondent plus au besoin des gens » et qui supprime en particulier la primauté accordée aux savoirs historiques et littéraires. Pour l'homme moderne, constate Berl, « Louis XIV n'importe pas plus que les coléoptères, Mme de Pompadour que la magnésie, Corneille que la T.S.F. ». <sup>42</sup>

Depuis 1929, Berl identifiait de manière croissante un tel réalisme à travers la méthode du « matérialisme », afin de « choisir d'abord, dans l'innombrable série des causes qui déterminent un phénomène, la plus claire, et, selon les hiérarchies spiritualistes, la plus basse » et de « déprécier » ainsi les explications bourgeoises fondées sur la tradition ou l'histoire. <sup>43</sup> Ce concept devait donc désormais servir à critiquer un idéalisme bourgeois qui postule que « ce qu'on pense est plus important que ce qui est. » <sup>44</sup> « J'aimerais qu'on lise Marx correctement, ici » : le matérialisme, c'est la réflexion qui « rappelle inlassablement ... qu'il n'y a pas d'immortalité, pas d'âme, pas de vie antérieure ni postérieure ». Et que « toute idéologie qui repose sur le spiritualisme ou l'idéalisme spéculatifs, qui à la place de l'homme individuel réel met la conscience ou l'esprit, est une idéologie bourgeoise, destinée à servir les privilèges de la bourgeoisie ». Quiconque « n'a pas le courage des vérités tristes, quiconque ne peut supporter de vivre en se sachant mortel, dans un monde qu'il sait incohérent et inconnaissable, ne participe ni à l'esprit du marxisme ni à celui du matérialisme, ni à celui de la Révolution ». <sup>45</sup>

### « L'amour du peuple » et la lutte des classes en tant que lutte des cultures

Quand Berl rejoignit *Monde*, son opinion était que les « petits-bourgeois et les prolétaires » qui « sans doute ... ne se confond[ent] pas », mais se rapprochent « par une telle série de nuances que la distinction est souvent difficile, surtout en France », pourraient constituer comme « peuple » la base sociale d'une révolte pragmatique réussie. <sup>46</sup> L'option du « peuple » comme alternative culturelle contenait à ses yeux

40 — Les citations du passage : EB, *Mort de la morale bourgeoise* [mars 1930], p. 61.

41 — EB, « Réponse à la Lettre ouverte de Gabriel Marcel », *Europe*, 15 mai 1929, p. 127.

42 — Les citations qui précèdent : EB, « Dépréciations », *Monde*, 12 avril 1930, p. 4 ; EB, « Réponse à Maurice Martin du Gard », (comme note 37).

43 — Sur le matérialisme comme méthode EB, « Réponse à Maurice Martin du Gard », (comme note 36). Par

ailleurs EB, *Mort de la morale bourgeoise* [mars 1930], p. 226 ; « Dépréciations », (comme note 42) et « Mises au point », *Monde*, 5 juillet 1930, p. 4.

44 — EB, « Dépréciations », *Monde*, 31 mai 1930, p. 4.

45 — EB, « Dépréciations », (comme note 42) et « Mises au point », (comme note 43).

46 — « Mises au point », *Monde*, 9 août 1930, p. 5 et EB, *La politique et les partis*, Paris [février 1932, écrit en 1931], p. 96.

l'option d'un « esprit de la révolution ». Berl spécifiait sans ambiguïté dans *Monde* qu'il vénérât « le peuple, dans la mesure où il contient une force antibourgeoise, où il recèle une culture qui s'épanouira en des formes inattendues ». <sup>47</sup> La critique de la bourgeoisie n'impliquait donc « l'amour du peuple » que dans la mesure où il était impossible à Berl « de n'aimer rien et de ne mettre son espérance nulle part ». <sup>48</sup> Il ajouta explicitement : « Aussi je demande qu'on ne me demande pas : où voulez-vous en venir ? » En un moment historique qui n'est pas encore révolutionnaire, la « révolution » en tant que terme ne peut « pas être définie. Elle déborde toute idée qu'on peut se faire d'elle, tout plan qu'on peut en tracer. » <sup>49</sup> Berl se refusait explicitement à prôner un réformisme qui « estime dans le prolétaire le bourgeois qu'il pourrait un jour devenir et qu'il devient en effet souvent. » Il s'y refusait parce qu'il était convaincu que le « peuple » « contenait » déjà maintenant la « force antibourgeoise » nécessaire. <sup>50</sup> D'un côté donc le « peuple » comme base de la révolte pragmatique appelée « révolution », d'un autre côté, la bourgeoisie idéaliste. À l'été 1929, il déclara dans un entretien accordé à la *Revue Marxiste* de Charles Rappoport qu'il était, pour sa part, de plus en plus convaincu de l'existence d'une telle lutte des classes au niveau de la culture. <sup>51</sup>

Ce qui faisait tendre Berl vers le communisme était donc une spéculation sur l'avenir. Mais pour Paul Nizan, Berl n'avait franchi ainsi, au maximum, que le premier pas du processus dialectique, et il était encore à des lieues du matérialisme dialectique. <sup>52</sup> Angelo Tasca aussi voyait chez Berl « des éléments non-éliminés de la culture bourgeoise. » <sup>53</sup> Berl avait en effet dit franchement et ouvertement qu'il ne pouvait pas aujourd'hui, dans la société donnée, « accomplir une tâche autre qu'intellectuelle. » Et il n'y avait « ici, pour ceux qui ont conscience de la décadence de la pensée bourgeoise (...) [que] deux positions possibles : celle du désespoir ou celle de l'attente. L'attente de l'évènement, en se tenant prêt à le saisir et à prendre tous les risques. » Lui, Berl, ne désespérait pas, « j'attends — en dénonçant tous les aspects de la mort de la pensée bourgeoise. » <sup>54</sup>

L'intellectuel Berl et le révolutionnaire Berl n'étaient en effet pas interchangeables. Et son échappatoire par l'espoir et l'aventure devait être vu comme une provocation par les membres orthodoxes du parti (du moins à cette époque-là) chez *Monde*. Pour Berl, « communisme » signifiait avant tout un parti qui exige de lui « qu'il souscrive à un programme et à des méthodes dont l'un ... semble stupide et les autres inefficaces ». C'était cela en particulier, mais aussi l'état du PCF au début des années trente en général, qui l'empêchait d'être un « militant ». D'autres raisons

47 — Sur ce qui précède (avec cit.) EB, « L'amour du peuple » (comme note 14).

48 — EB, « Dépréciations », *Monde*, 22 mars 1930, p. 6.

49 — EB, *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 9

50 — EB, « L'amour du peuple », (comme note 14).

51 — EB dans sa réponse au sondage de la *Revue marxiste* « Quelles sont vos objections contre le communisme ? »,

ibid., août 1929, p. 127 et EB, « Dépréciations », *Monde*, 26 avril 1930, p. 4.

52 — Paul Nizan, « E. Berl, *Mort de la morale bourgeoise* », *Europe*, 15 juillet 1930, p. 450.

53 — A. Rossi, (comme note 11).

54 — Augustin Habaru, (comme note 4).

étaient « indubitablement liées à [s]a propre nature » : « quand on cesse d'être un bourgeois, on ne devient pas un prolétaire pour autant. »<sup>55</sup> Enfin, la faiblesse objective de la lutte des classes montrait que la société française était encore très éloignée du moment révolutionnaire qui la forcerait à prendre parti.<sup>56</sup>

### La « gauche unie » de Berl

Berl se limitait ainsi en fin de compte à réclamer une gauche unie dans le contexte de la République parlementaire. Au-delà des idéologies divergentes, « chacun devrait reconnaître exactement », sur la base d'intérêts communs — pour davantage de démocratie, pour une amélioration de la situation sociale, et contre le grand capital, le fascisme, le cléricisme et la guerre — « où se situent ses frères et où se situent ses adversaires. » Bref, Berl était convaincu qu'on pouvait « concevoir une amitié », un Front populaire avant la lettre. Vis-à-vis de l'extrême-gauche, il se référait à Lénine, qui aurait dit dans *Le « gauchisme » — la maladie infantile du communisme* que « la possibilité de forger des alliances croît en proportion de la sévérité de la doctrine. » Vis-à-vis des socialistes, il se référait à Jaurès qui « est resté fidèle à ses principes et s'est pourtant temporairement allié à d'autres partis. » Vis-à-vis des radicaux, il constatait que ce parti restait regrettablement anti-prolétarien, mais que son chef Édouard Herriot pouvait tout de même être un « instrument séduisant » d'une bourgeoisie moderne.<sup>57</sup> Berl écrivit lapidairement : « La France reste radicale-socialiste », sinon « libérale. »<sup>58</sup> Et il avoua dans *Monde* qu'il se languissait bel et bien de « centristes passionnés ». Le jugement de ses critiques de gauche était donc tout à fait pertinent. Quand Berl se languissait cependant « d'hommes du centre », ce n'était pas de représentants du monde de la pensée bourgeoise, mais d'hommes politiques parés de « vertus bourgeoises » entièrement renouvelées. De fait, André François-Poncet, qu'il cite en exemple, réclamait une « République expérimentale » dans laquelle s'accomplissait ce qui était au fond le projet de Berl pour *Monde* : transférer sur la politique, sous la conduite des libéraux-démocrates, ce que « la morale et la philosophie appellent 'le pragmatisme'. »<sup>59</sup> La collaboration de Berl à *Monde* puis sa tentative de reprendre l'hebdomadaire étaient portées par son espoir en une politique unie dans un progressisme pragmatique partant du centre et s'étendant jusqu'à l'extrême-gauche.

Après que Maurice Thorez fut devenu secrétaire général du Parti communiste, ce dernier voulut cependant ramener *Monde* sur la ligne du parti. Pour ce faire, le PCF

55 — EB, *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p.136 et EB dans l'interview par Augustin Habaru. (comme note 4).

56 — Ibid. et *Mort de la pensée bourgeoise* [avril 1929], p. 146.

57 — Sur ce qui précède, citations incluses : EB, « Mises au point », *Monde*, 9 août 1930, p. 5, « Sur l'unité ouvrière », *Monde*, 13 décembre 1930, p. 3, « Le réfor-

misme », *Monde*, 20 décembre 1930, p. 3 et « Édouard Herriot », *Monde*, 1<sup>er</sup> novembre 1930, p. 11.

58 — Berl sur le radicalisme et le libéralisme : « Dépréciations », *Monde*, 22 février 1930, p. 6.

59 — Citation de Berl extraite de « Son excellence Eugène Rougon », *Monde*, 31 janvier 1931, p. 3. Citation d'André François-Poncet extraite de *Réflexions d'un républicain moderne*, Paris 1925, p. 88.

avait mis en place un comité d'orientation le 17 octobre 1930. Peu après, le secrétaire général eut un entretien avec Barbusse, au cours duquel le fondateur de *Monde* eut la surprise d'apprendre qu'il venait de perdre non seulement la direction politique, mais aussi le contrôle financier de la publication.<sup>60</sup> Thorez conféra ensuite avec Berl et Tual, auxquels il soumit des quittances pour prouver le soutien apporté à l'hebdomadaire par le PCF. Les deux hommes se sentirent dupés par Barbusse, ce sur quoi éclata une lutte de plusieurs mois autour de *Monde*, au cours de laquelle Emmanuel Berl prit ouvertement position contre le PCF, notamment dans un numéro dans lequel il souleva la question de l'implication du parti dans le scandale bancaire autour d'Albert Oustric.<sup>61</sup>

Le 5 février 1931, le conseil d'administration finit toutefois par se réunir à nouveau. Barbusse parvint à reprendre le contrôle de *Monde*.<sup>62</sup> La réorganisation de l'hebdomadaire fut marquée par la nomination de Léon Werth au poste de rédacteur en chef, le départ immédiat de Bertrand de Jouvenel ou Jacques Kayser — et d'Emmanuel Berl — et le retour de Marc Bernard.<sup>63</sup> Le registre du commerce nota en avril une augmentation considérable du capital de la société d'actions « Journal 'Monde' », ce qui bannissait dorénavant le danger d'une OPA hostile.<sup>64</sup> La revue *Cyrano* informa ses lecteurs dès mars que la rédaction avait exclu Berl au cours d'une « réunion mémorable. »<sup>65</sup> Barbusse se répandit à partir de là en remarques acides sur un intellectuel aux tendances « profondément anticommunistes. »<sup>66</sup> Après que son premier officier Emmanuel Berl eut soudainement saisi la barre « par la droite », le vieux capitaine Barbusse avait repris le contrôle du navire *Monde*, qu'il avait baptisé « gauche unie » selon *sa propre* définition. Son calme fut cependant de courte durée : à partir de mars 1931, et donc à l'époque où Max Lingner rejoignit *Monde*, Paul Nizan et Brice Parrain firent la même tentative « par la gauche » — et là encore, sans succès.

60 — Baudorre, (comme note 17), p. 317.

61 — Henri Barbusse écrit à Béla Illés le 7 janvier 1931 que *Monde* était « sur certains points » et « contre ma volonté effectivement atteint du confusionnisme ». Cité d'après Klein, (comme note 9), p. 43. Partant d'un incident de la veille à Lille autour des Amis de Monde, Berl avait fait paraître en premier page du *Populaire* du 5 novembre 1930 le texte « Les mensonges de *L'Humanité* ». Cf. également à ce sujet « Mise au point » dans *Monde* du 8 novembre 1930, p. 3. Le numéro de *Monde* sur le scandale Oustric sous le titre « Le krach Oustric ou les 'faisans' », 22 novembre 1930.

62 — Baudorre, (comme note 17), p. 323, avec citations mais sans indication exacte de sources. La possibilité légale de débarquer Berl et Tual était donnée par le fait que les contributions pour les parts de Tual n'avaient pas

été versées à pleine hauteur. Barbusse a donc ainsi pu acquérir les parts non payées avec son propre argent puis ouvrir immédiatement une procédure contre Tual devant le tribunal de commerce.

63 — Henri Barbusse, « Léon Werth, rédacteur en chef de *Monde* », *Monde*, 15 février 1931, p. 3. Le premier texte de Marc Bernard, « Mer, Marine, Marins », le 28 février 1931, p. 4.

64 — Archives de Paris, D33U3 1165, 241077B, numéro d'ordre 54762.

65 — Cf. *Cyrano*, 8 mars 1931, p. 24. L'article anonyme relate que Berl aurait quitté la réunion « le col arraché et le visage tuméfié ».

66 — Henri Barbusse dans sa lettre à Paul Nizan (comme note 18).